

BIBLIOGRAPHIE

ANALYSES

ALBERT BAZAILLAS, *La vie personnelle, étude sur quelques illusions de la perception intérieure*. Paris, Alcan, 1905. 1 v. in-8, III-305 p.

Le livre de M. Bazaillas est une contribution à la psychologie *positive* ; non au sens, déjà ancien pour nous, que l'on donnait à ces mots dans l'école des *psychologues* libérés de toute philosophie et attachés à la méthode physique ; mais au sens, plus actuel et plus riche, que l'œuvre de W. James et celle de Bergson nous ont rendu familier. Et de ces deux maîtres procède, en effet, la pensée de M. Bazaillas. Il a développé, dans leur commerce, les dons, si naturels chez lui, d'analyse intérieure et d'intuition vivante ; on retrouve, en son essai nouveau, la virtuosité et l'exactitude qui firent apprécier naguère sa *Crise de la croyance*. Il a fortifié également, sous leur influence, son aversion native pour les fantômes de l'explication verbale, pour les idoles de l'entendement. Et ce dernier trait suffit à nous avertir qu'il convient de chercher ailleurs encore les sources de cette pensée positive, chez les grands maîtres de l'idéalisme, Malebranche, Berkeley et Schopenhauer. N'est-ce pas là, en effet, que devaient s'épanouir, conscientes d'une affinité profonde, la haine du verbalisme et de l'apparente objectivité, le sentiment de l'illusion et celui du réel, le dédain pour les prétendues efficiences motrices et le goût de la spiritualité ? Mais, surtout, cette fréquentation des grands idéalistes ne devait-elle pas corriger ce qu'il y a d'obscur et d'un peu *flou* dans l'expérience intime des états conscients, et, par delà l'inachevé des *courants de conscience* tels qu'un James les décrit, par delà ce rêve flottant et fondu qui semble constituer pour un Bergson les *données immédiates*, rétablir l'unité, l'achèvement, l'universalité même, en faisant de la vie personnelle l'œuvre d'un acte spirituel de la pensée pure ? C'est là, du point de vue de la psychologie positive, rétablir la *raison vivante* par delà les abstractions de l'entendement logique et les virtualités indéfinies de la sensibilité animale.

Idéaliste, M. Bazaillas est amené à poser le problème de la vie personnelle en termes semblables à ceux qu'emploie Berkeley pour poser le

problème de la perception. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'un *objet* illusoire, construction de l'esprit : là, le monde extérieur ; ici, le *moi*. Et, de même que Berkeley résout l'objet extérieur en une combinaison des données de la vue avec celles du toucher, M. Bazaillas résout l'objet intérieur en une combinaison des données de la conscience avec les habitudes de l'entendement ; il s'agit donc, ici comme là, d'un peu d'optique, d'une *illusion*. L'illusion interne procède de la dualité de ces deux fonctions : *entendement* et *conscience* ; l'entendement, organe de la construction scientifique, faculté de l'homogène, travaille à réduire toutes différences et s'efforce d'atteindre à l'immuable identité ; la conscience, organe de l'expérience immédiate, faculté du divers, atteste les nouveautés et les différences et nous fait vivre dans la mobilité de nos *feelings*. De là vient la notion inexacte du *moi*. Introduisant dans la diversité infinie des états de conscience l'unité abstraite, l'esprit érige la multitude des *feelings* en substance permanente, et fait de cette substance logique une cause du divers phénoménal. A solidifier et à matérialiser cette construction conspirent les sens et la réaction motrice ; le spiritualiste croira saisir l'action transitive du moi substantiel dans le phénomène illusoire de l'effort musculaire ; d'autre part, l'empiriste dénoncera la qualité chimérique, donc l'inexistence, de ce moi imaginaire. Ce qui est réel, c'est tout ensemble et l'automatisme corporel grandissant qui menace sans cesse la différenciation intérieure, et cette incessante floraison du nouveau et de l'imprévisible qui constitue la vie propre du sentiment.

Mais, en vertu d'une finalité interne, seule loi foncière du monde psychique, les *feelings* s'organisent par ébauches plus ou moins complètes et persistantes ; et, comme s'ils obéissaient de la sorte à un principe ineffable d'harmonie, ils traduisent, en leur mouvance, et dans l'ordre sériel du temps, cette qualité intime et une que l'on nomme le caractère. Ainsi *se fait* l'individualité. On comprend, dès lors, quel est le sens des maladies de la personnalité, et que, si elles témoignent contre le moi logique et figé du spiritualisme, elles ne fournissent point d'argument contre la réalité de la vie personnelle ; l'illusion, à leur sujet, consiste à interpréter les attitudes naissantes de la conscience, à les confronter avec la notion cristallisée d'un moi étranger au devenir, et à nier, en présence des contradictions que l'on crée de la sorte, la persistance de ce moi. Or, si l'on renonce à de telles constructions arbitraires, nulle attitude intérieure, ni le rêve, ni même la folie, ne peut être taxée d'irréelle, abstraite de la personnalité en voie de formation. Mais, si l'on conçoit une expérience toute constituée par un flux spontané de telles impressions, toute semblable donc à un rêve continu ; si la magie de l'art ou du sentiment religieux a pour effet de nous plonger dans ce monde des différences et des inventions inépuisables où règne la joie de la création et de l'enrichissement ; si cette efflorescence d'états lyriques constitue par elle-même une autonomie, nous libère par suite de la matérialité grossière et de l'asservissement au mécanisme physique et social ; il n'y a là encore nulle liberté, nulle personnalité conquise, mais

de simples virtualités subjectives, un pur devenir. La vie personnelle ne se détermine ni dans l'action corporelle, ni dans le rêve lyrique, mais dans l'attitude méditative de la pensée. Et c'est dans l'idée, où se réfléchit la multitude consciente, que la personnalité s'affirme et que la liberté agit. Les virtualités de la conscience se réalisent donc, non dans le réel physique, où domine un mécanisme trompeur, mais dans l'idéal où règne la liberté. Et c'est en ce domaine vraiment spirituel que réside le sens de l'individualité qui se développait aux divers étages de la vie consciente, l'acte moral, symbolisé par ce que l'on *fait*, constitué par ce que l'on *est*, c'est-à-dire par ce que l'on *pense*. Aussi la vie personnelle n'est-elle pas l'inclusion en une individualité fermée ; l'universel est au terme de ce développement, non l'universel logique que l'entendement construisait, mais celui qui s'affirme dans une pensée vivante, et qui s'exprime dans l'amour intellectuel de Dieu tel que le vivait un Spinoza. Somme toute, il y a trois expériences : l'action automatique à base corporelle, le lyrisme de la spontanéité pure, la méditation spiritualiste s'établissant dans l'universel. La *vie personnelle* est une propriété de nos états de conscience, qui apparaît dans le passage incessant de la forme la plus basse à la forme la plus haute de la vie. Elle consiste dans un essai de réussite de notre pleine liberté.

Telle est, il nous semble, la signification de la thèse de M. Bazaillas. Et l'on conçoit quelle résistance elle devait rencontrer, et de la part des psychologues empiristes et de la part des métaphysiciens. Ceux-ci marquent leur opposition, soit par l'invraisemblable caricature qui remplace, dans leur principal organe, le compte-rendu de la soutenance, soit par leur affirmation nouvelle (éternel postulat) des idoles logiques niées par l'auteur. Ceux-là demandent, avec M. Paulhan, quelle peut être l'importance de la vie personnelle, si elle est si rarement réalisée. Il nous paraît, quant à nous, que la pensée de M. Bazaillas est en accord avec les tendances actuelles de l'esprit *positif*, qu'elle témoigne d'un sens psychologique précieux, et qu'elle permet d'entrevoir une conciliation entre le subjectivisme, irrémédiable en apparence, des James ou des Bergson, et l'idéalisme, non pas impersonnel mais objectif, d'un Malebranche.

J. SECOND.

MARCEL BRAUNSCHVIG, *Le sentiment du beau et le sentiment poétique (Essai sur l'esthétique du vers)*. — Paris, Alcan, 1904, in-8.

C'est désormais, suivant M. Braunschvig, une nécessité pour l'esthétique générale, de se scinder en autant d'esthétiques particulières. De ces monographies, M. Bergson nous avait récemment donné un modèle dans son *Essai sur le Rire*. M. Braunschvig, dans son ouvrage *sur le sentiment du beau et le sentiment poétique en poésie*, nous apporte une esthétique du vers ; il ne s'interdit pas, d'ailleurs, d'éprouver par une confrontation avec

les autres arts, les résultats auxquels le conduit l'ordre de recherches où il se spécialise.

A l'encontre du langage usuel, pour qui *le sentiment du beau* représente comme le point culminant de l'émotion esthétique et du sentiment moral, M. B... attache la qualité du beau à la seule forme de l'œuvre d'art. Ainsi, le beau en poésie aura sa condition dans *le rythme* et *l'harmonie* du vers, c'est-à-dire dans une certaine régularité numérique et dans une qualité des sensations que les signes vocaux produisent en nous, indépendamment de leur contenu représentatif et des suggestions poétiques qu'ils éveillent. Cette limitation de la notion du beau, à première vue arbitraire, se justifie à la réflexion. Le rythme et l'harmonie constituent en effet le côté matériel par où l'art psychologique de la poésie s'apparente aux arts plastiques, aux beaux-arts ; là seulement par conséquent le terme de beauté trouve à s'appliquer avec quelque précision. — Le rythme consiste dans une attente satisfaite de l'oreille, fondée sur la perception de syllabes groupées en des rapports simples. Indépendant de cette régularité mathématique est le *rythme psychologique*, inhérent à la prose oratoire ou descriptive. Ce rythme se dessine dans le vers libre, et, dans la poésie décadente, il efface le *rythme* purement *mathématique* sous une sinuosité de contours déconcertante et floue. — M. B... démontre expérimentalement que l'autre élément de la beauté du vers, *l'harmonie*, est favorisé par la fréquence des voyelles et la diversité des sons. De la prédominance du rythme (Hugo) ou de l'harmonie (Racine) résulte une variété différente du génie poétique. Le plaisir attaché au rythme (perception de l'unité à travers une multiplicité d'éléments) est plutôt de nature rationnelle. L'harmonie, au contraire, qui a son analogue en peinture dans l'alliance de couleurs aussi différentes que possible, est régie par « la loi de variété » qui répond à une nécessité physiologique. Ainsi se trouve à la fois rétablie et renouvelée par la recherche précise qui nous y a conduit, la vieille définition du beau : l'unité perçue à travers une multiplicité de sensations. — Cette définition, soit dit en passant, fait du *rythme* l'élément prépondérant et nécessaire en poésie. Quelle en est l'origine ? (car la question des rapports de la nature et de l'art se pose aussi en poésie, bien que celle-ci n'ait pas son point de départ dans la simple imitation). Le *rythme* naît de l'émotion parvenue à sa période de détente, et nous ajouterions volontiers, se complaisant en elle-même et se prolongeant par une sorte de jeu n'excluant pas la sincérité.

Indépendamment de sa cadence le vers exprime et suggère ; il éveille des associations d'idées. Mais ici encore le rythme, par une coupe appropriée, et la dérogation au rythme contribuent à l'effet poétique de suggestion. Comment n'en serait-il pas ainsi, le rythme étant partout dans l'univers, lien des choses les plus dissemblables ? M. B..., qui cite la phrase de M. Souriau sur « le bercement du vers », aurait peut-être pu insister sur cette simultanéité que les retours réguliers du rythme confèrent à l'œuvre d'art poétique, la rendant ainsi pareille, quoique successive, à l'œuvre plastique.

Tout ce qui concerne le pouvoir de suggestion qu'exerce le vers par le

rythme, la nature du son ou des images exprimées, est du ressort du *sentiment poétique*. Un des caractères expressifs du vers pourra résulter de son mouvement rapide ou lent, lequel tient en latin au nombre plus ou moins grand de syllabes et par conséquent de brèves, en français au nombre plus grand de syllabes accentuées ou plus grand de syllabes atones. En ce qui concerne cette suggestion des sons s'exerçant par l'oreille avant que l'esprit ait entendu le sens, de nombreux exemples montrent la part qui revient à l'onomatopée, à certains rapports tout physiologiques du son à l'idée, reposant sur des transpositions de sensations, ou bien au contraire à la pénétration du son des mots par le sens.

Arrivant enfin aux associations qui ont leur origine dans le contenu des mots, notre auteur fait dériver *l'émotion poétique* du pouvoir évocateur des choses matérielles ou morales, et ramène avec Guyau, l'art de la poésie à la poésie du souvenir. Chaque représentation suscitée a ses « harmoniques », et même chaque mot retient quelque chose des circonstances où il fut employé antérieurement. Le plus grand rôle appartient d'ailleurs à la métaphore et au symbole. M. B... nous paraît ramener trop complètement la première à une confusion des deux termes se traduisant en une impression indéfinie et flottante. La pensée métaphorique a souvent le caractère d'une abstraction tirant de l'ombre, dans un certain objet, une particularité fort exigüe de son aspect laquelle se trouve soulignée à l'aide d'un rapprochement inédit. — Ni les mots, ni les images, d'autre part, ne sont évocateurs par eux-mêmes. La richesse poétique de l'âme, surtout un certain détachement, fût-ce momentané, des soucis matériels, sont les conditions subjectives de l'émotion poétique : le sentiment poétique (bien qu'il puisse se trouver mélangé aux sentiments excités en nous par l'œuvre d'art plastique) pris en lui-même, est plus imprégné d'intelligence, plus dégagé de la sensation que les autres sentiments esthétiques ; il est moins instantané et plus variable dans ses effets. Aussi implique-t-il une collaboration active du lecteur ou de l'auditeur. Comme l'émotion poétique s'alimente d'analogies, d'association en séries indéfinies, il est logique que cette émotion réside dans une communion avec les êtres et les choses, dans une dispersion de notre personnalité qui nous fait vivre de la vie de l'univers, et qu'elle tire de là son prix et sa signification. C'est la conclusion de cet ouvrage où les aperçus philosophiques surgissent d'une suite d'analyses conduites avec une précision qui n'exclut pas la délicatesse de touche, de mise en un tel sujet.

J. PÈRES.

G. FERRERO, *Grandeur et décadence de Rome, II. Jules César*. Paris, Plon-Nourrit, 1905 ; IV X 458 pp., in-18.

Nous avons déjà eu l'occasion de rendre compte du premier volume de l'ouvrage de M. Ferrero, dont nous avons dit tout l'intérêt et toute l'ori-

ginalité. Les mêmes mérites se retrouvent dans ce deuxième volume consacré à Jules César. Nous y voyons la dissolution sociale, la décomposition morale et le divorce avec la tradition, dont les premiers symptômes avaient apparu pendant la période précédente, s'accroître de plus en plus et précipiter la République vers des destinées que tout le monde redoute, mais auxquelles aussi, en vertu de la logique immanente des choses et des événements, tout le monde contribue.

Les partis à proprement parler n'existent plus ; ils sont remplacés par des groupements passagers et instables, par des « clientèles » que réunit le même intérêt et qui attachent leur fortune aux succès des hommes en vue. Pendant la période qui fait l'objet de ce deuxième volume, ces hommes en vue sont Pompée, Jules César et Crassus. Quel est leur programme d'action politique et sociale, quelle est leur conception du bien-être de la République, de l'intérêt général ? Ils auraient été bien embarrassés de répondre à ces questions, car tout en affectant de se considérer comme chefs de parti, ils poursuivaient avant tout leur propre intérêt, cherchaient à satisfaire leur propre ambition, l'ambition du pouvoir. Et la preuve que ces hommes n'accordaient à l'intérêt général que la dernière place dans leurs préoccupations, c'est que ce n'est pas à Rome même qu'ils cherchent à faire prévaloir leurs idées, ce n'est pas à des réformes intérieures qu'ils consacrent leur génie et leur activité, mais ils transportent le champ de leur action en dehors de Rome, sur les champs de bataille de l'Orient, de l'Espagne ou de la Gaule, afin d'acquiescer avant tout le plus imposant et le plus efficace des prestiges, le prestige militaire.

L'impérialisme, mis à la mode par Lucullus, devient pour les hommes politiques avides du pouvoir le plus sûr moyen d'arriver à leurs fins. Il avait réussi à Pompée, ses effets ont été désastreux pour Crassus qui a laissé sa vie dans la campagne de Perse ; J. César veut l'essayer à son tour, et il entreprend la conquête de la Gaule. Dès ses premiers pas et ses premiers actes, il fait preuve d'une ignorance complète de l'état d'esprit des habitants de la Gaule, de leurs conditions sociales et politiques ; et cette campagne, qui à ses yeux devait être une simple promenade militaire, a plus d'une fois failli tourner en désastre pour lui et ses armées : cette conquête qu'il annonçait à chaque instant comme étant définitive, il lui a fallu la recommencer à plusieurs reprises, et elle n'a été achevée qu'au bout de plusieurs années. Et pourtant, la campagne de Gaule, malgré son caractère pour ainsi dire accidentel et arbitraire, puisqu'elle n'a été dictée et provoquée que par l'ambition d'un seul homme, apparaît aux yeux de M. Ferrero comme un événement qui, loin d'avoir rompu le développement logique des destinées historiques de la Gaule, s'était produit au contraire à un moment on ne peut plus favorable, alors que la Gaule était elle aussi en pleine décomposition sociale et en plein divorce avec la tradition, alors que l'atomisme social qui en était résulté avait besoin d'un pouvoir bienveillant, mais fort capable de garder la neutralité à l'égard des dissensions locales, tout en empêchant ces dissensions de précipiter le pays à sa ruine. C'est là la révolution qu'avait opérée, sans le vouloir et sans s'en douter, J. César ; il a commencé par doter

la Gaule de cette « paix romaine » qui plus tard devait s'étendre au monde entier.

Cette paix, la République elle-même en avait besoin autant que la Gaule; ici aussi l'atomisme social avait atteint son dernier degré. Mais J. César était-il capable de la donner à sa patrie? Certes, il avait la plupart des qualités qui font un grand homme d'État, mais son ambition personnelle l'empêcha peut-être de se rendre un compte exact du moment historique où il vivait, de saisir le sens et la portée des événements dans lesquels il a cependant joué un si grand rôle. Peut-être rêvait-il, comme l'a fait avant lui Pompée, la fin épicurienne d'un Lucullus, dans une demeure magnifique, dans une atmosphère de bonheur et d'admiration, au milieu de richesses inappréciables? Toujours est-il que le coup de poignard des Ides de Mars, cette dernière protestation du passé contre l'ordre de choses nouveau qui se préparait, n'a fait que retarder l'événement final qui devait être la conclusion logique de l'histoire de Rome.

Tel est le rôle des personnalités marquantes de l'histoire : elles ont beau ne poursuivre que leurs vues personnelles, la forme que revêtent ces vues et les moyens que les grands hommes emploient pour les réaliser sont déterminés par les événements historiques et ne servent qu'à faire avancer ces événements conformément à la logique de leur évolution. Telle est la conclusion qui semble se dégager du travail de M. Ferrero.

Nous n'insisterons pas une fois de plus sur les mérites purement littéraires de son œuvre. Disons seulement que, sans avoir recours aux procédés d'une rhétorique surannée et d'une phraséologie inutile, l'auteur sait rendre vivants les événements qu'il raconte et les personnages qu'il met en scène : tels la lutte tragique entre J. César et Pompée, les caractères de Cicéron et de Brutus, etc.

Dr S. JANKELEVITCH.

ATTILIO PROFUMO, *Le fonti ed i tempi dello incendio Neroniano*, Roma, Forzani e C., 1905, 748 pages in-4°.

La première impression que produit ce gros livre est une impression de respect, qui ne va pas sans quelque terreur : 748 pages sur le seul fait de l'incendie de Rome, cela semble tout d'abord un peu gigantesque! D'autant plus que l'auteur ne se vante pas de « renouveler », encore moins de « révolutionner » la question. Son opinion peut se formuler ainsi : 1° Néron est bien l'auteur de l'incendie ; 2° il l'a fait allumer pour pouvoir plus facilement réaliser ses projets de reconstruction de Rome ; 3° il n'a pas fait intenter contre les Chrétiens, pas plus que contre personne, d'accusation pour crime d'incendie. Ce sont là des assertions très plausibles, que je crois même vraies, mais qui ne sont pas précisément neuves. — Et pourtant, en dépit des apparences, l'ouvrage de M. Profumo n'est ni inutile, ni ennuyeux, ni disproportionné. Ce qui en fait la valeur, ce qui lui donne une réelle et précieuse originalité, c'est la méthode

suivie par l'auteur, méthode vraiment admirable par la conscience des recherches, par la plénitude et la solidité de la documentation, par la rigueur logique du raisonnement. Rien n'est omis, rien n'est laissé obscur, et rien n'est hasardé. Assurément il y a quelques endroits où, à force de vouloir éclairer tous les alentours de son sujet, l'auteur tombe peut-être dans la digression : les développements sur l'administration romaine (page 81), sur l'histoire de Pline l'ancien (page 89), sur la conjuration de Pison (page 129), sur le pouvoir impérial (page 373), sur la *cognitio principis* (page 514), sont un peu trop traités pour eux-mêmes, comme aussi (en note il est vrai) la discussion sur les rapports de Minucius Félix et de Tertullien (page 287). Mais, en somme, cela est assez rare, et le plus souvent l'auteur reste très maître de sa pensée, très habile à grouper autour du point principal les argumentations secondaires, à étayer celles-ci de renseignements subsidiaires, et ainsi de suite, sans cependant perdre de vue l'objet essentiel. Par là, son livre mérite d'être cité comme modèle de discussion à la fois complète et cohérente, et d'intéresser, non seulement ceux que le problème en lui-même passionne, mais aussi ceux qui aiment à voir appliquer, — sur quelque sujet qu'elle s'exerce, — une saine méthode historique. Je signalerai comme particulièrement remarquables à ce point de vue : la classification des sources consultées (page 12), celle des écoles historiques à Rome (page 24), la réfutation de la loi de Nissen ou loi de la « source unique » (page 50), les aperçus sur les partis à Rome sous Néron (page 119), sur les poursuites légales contre les Chrétiens (page 200), sur le chiffre de la population romaine (page 341), etc. Et à un point de vue plus général encore, pour ce qui est de la méthodologie en histoire, les vues énoncées au début sur l'à-priorisme, sur le critérium de la vraisemblance, sur les quatre systèmes d'investigation historique (à-prioristique, intuitif, psychologique et objectif), prouvent combien M. Profumo a réfléchi sur son métier d'historien, avec quelle claire conscience il a envisagé sa tâche. Nous sommes en présence d'un homme qui est à la fois un érudit et un penseur, qui s'est fait une méthode et qui l'applique résolument dans l'échantillon tout à fait supérieur qu'il nous en donne.

RENÉ PICHON.

GABRIEL SÉAILLES, **Les affirmations de la conscience moderne ; Éducation ou Révolution**. Paris, Colin, 2 vol. in-18, 1903 et 1904, 288 et 252 pages.

Les deux volumes que nous réunissons ici, bien qu'ils soient faits d'articles, de discours et de conférences, ont chacun et ont dans leur ensemble une forte et belle unité d'inspiration. Ils ne nous intéressent pas seulement parce qu'on y trouve des contributions à l'histoire des idées, — en particulier dans le morceau principal du premier ouvrage : *Pour-*

quoi les dogmes ne renaissent pas (pp. 1-113), — mais parce qu'ils résument tout un côté de l'histoire morale des dernières années.

Si l'on cherche à en préciser le contenu en peu de mots, on peut dire qu'ils opposent aux dogmes religieux la pensée libre, qu'ils définissent les affirmations essentielles de cette pensée, qu'ils montrent les rapports nécessaires de la pensée avec la vie, par suite les liens qui rattachent l'intellectuel au peuple, l'individu à son milieu.

Le premier des deux volumes insiste surtout sur les caractères de la pensée laïque, sur les progrès, sur l'émancipation de la raison humaine. Et ce qui y est remarquable, c'est comment M. Séailles allie au vif sentiment de la réalité actuelle, des contradictions qui éclatent entre les religions positives et la science, le vif sentiment de ce qu'il y a eu de beau dans le passé, la compréhension indulgente ou aimante. « Le libre penseur n'est d'aucune religion, mais par cela même il les comprend toutes, il sait ce qui les fonde dans les instincts profonds de l'âme... Comprendre apaise; plus encore, l'intelligence ici est sympathie... » (p. 240; cf. 222, 226, 79-80).

Dans le second volume, dont la plupart des pages ont été parlées devant des instituteurs ou devant le public des universités populaires, domine la préoccupation pédagogique. M. Séailles y fait effort pour préciser le rôle de l'école laïque « où la vérité se propage et se transmet, non plus en s'imposant, mais en se proposant » (p. 22; cf. 24, 43, 56-58). Pour sa part d'homme, il cherche à *élever* les hommes, à réaliser une civilisation plus vraie, une société plus juste, une humanité plus complète. Il insiste sur le double sens du mot *idée* : « L'idée est sans doute le général, la loi, le rapport abstrait que l'analyse et la comparaison dégagent des phénomènes; mais l'idée est autre chose encore, elle est l'acte par lequel l'esprit d'éléments donnés crée une unité nouvelle, une harmonie qui est son œuvre... L'idée n'est plus l'abstrait, elle est l'idéal; elle n'est plus une formule, elle est un vivant... » (pp. 137-138) « Nous croyons à l'influence de l'intelligence et de la volonté sur la marche de l'histoire » (p. 153).

Dans un passage de la belle conférence qui a donné — ou à peu près — son titre au second ouvrage (*Éducation et Révolution*, pp. 130-155), M. Séailles semble avoir résumé sa propre expérience : « On n'apprend la vie qu'en vivant... En nous remettant dans l'être, dans le devenir réel, l'action développe l'initiative, fortifie la volonté par la confiance, inspire la sainte révolte contre la prétendue nécessité du mal » (pp. 136-137). On peut dire que, du premier volume — où les affirmations positives sont parfois un peu vagues — au second, — où abondent les conseils efficaces, — il y a un progrès qui résulte, précisément, d'un bel épanouissement d'activité. — Ainsi, en même temps qu'un document sur l'époque actuelle, la présente œuvre de M. Séailles est un facteur de la « cité future » dont il parle avec une ferme et sincère éloquence.